

Barbara Otwinowska

Le Lipsianisme en Pologne aux XVIe et XVIIe siècles

Literary Studies in Poland 15, 43-56

1986

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Barbara Otwinowska

Le Lipsianisme en Pologne aux XVI^e et XVII^e siècles*

Ecrits scientifiques. Traductions

La connaissance de Lipse en Pologne date de la fin du XVI^e siècle; c'est en effet déjà du vivant de l'auteur que nous avons une première traduction de son *Politicorum...* Parmi ses traducteurs, les plus connus étaient Adam Burski et Szymon Szymonowic, tous deux correspondants de Lipse, qualité à laquelle Burski ajoutait celle d'adepte du même courant philosophique auquel il a rendu des services vantés par Lipse lui-même, en éditant sa *Dialectique* d'inspiration stoïcienne. La réputation de l'Université de Louvain en Pologne non seulement se maintint au XVII^e siècle, mais encore gagna en force après la mort de son grand savant, quand aux chaires qu'il laissa vacantes, lui succédèrent d'éminents pédagogues et continuateurs de sa pensée pédagogique et philosophique, Eric Puteanus et Nicolas Vernulaeus. Cette réputation était essentiellement le propre des milieux aristocratiques ce qui, selon Kot¹, tenait à l'idéologie monarchiste et au sens civique

* Nous reproduisons de larges extraits du chapitre VI du livre *Modele i style prozy w dyskusjach na przelomie XVI i XVII w. Wokół toruńskiej rozprawy Fabriciusa z 1619 (Modèles et styles de prose en débat à la charnière des XVI^e et XVII^e s. Autour du discours de Fabrice publié en 1619 à Toruń)*, Wrocław 1967. Sur un large fond des querelles théoriques européennes, cette thèse analyse le dilemme, qui a été en effet indiqué par l'écrivain de Toruń (Fabrice) et qui occupait les esprits à la charnière des siècles: c.-à-d. quel style répond mieux aux goûts contemporains: le modèle cicéronien antique, imité au XVI^e siècle, ou le style de Lipse, contemporain et éclectique.

¹ S. Kot, «Stosunki Polaków z Uniwersytetem Łowzańskim» (Les Relations des Polonais avec l'Université de Louvain), *Minerwa Polska*, 1927.

de l'enseignement dispensé à Louvain, et également à l'éloignement significatif éprouvé par nombre de familles aristocratiques polonaises pour l'éducation jésuite. Or l'Université de Louvain fut l'une des rares à avoir résisté à l'influence des jésuites. Cette explication fait revenir à l'esprit les considérations de M. W. Croll sur la sphère «libertine» de l'accueil fait au style «attique» en Europe.

A. Kempfi analyse avant tout la vogue en Pologne des écrits de politique et de morale de Lipse; il note les traductions en polonais de *Politicorum...* (1595, édition suivante 1608) et *De constantia* (1600, éd. suivante 1649) et en scrute l'influence sur les écrivains de qualité. Il écrit: «C'est par la lecture de *Politicorum...* de Lipse que Marcin Ruar [...] et [...] Joachim Pastorius conseillent d'approfondir la science de l'Etat et de l'art de gouverner [...] *Politicorum...* fait l'objet de l'enseignement de Szymon Starowolski à l'Académie [université] de Cracovie et leur influence puissante se manifeste également dans ses idées sur la façon d'écrire de l'histoire, exprimées dans *Penu historicum*. Dans le programme d'éducation de son fils, A. M. Fredro recommande *Politicorum...* et *De constantia* comme quelques-unes des lectures principales; le même Lipse, au pair avec Montaigne et Saavedra, fait l'autorité en matière d'éthique et de politique pour S. H. Lubomirski dans ses *Entretiens d'Artaxès avec Evandre* [...] En outre, les motifs empruntés à Lipse se retrouvent en abondance chez un autre parmi les plus éminents auteurs polonais du XVII^e siècle, Jan Jonston, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant son traité philosophique *De constantia naturae*. Affirmant en passant que Krzysztof Opałiński fut également de ceux qui tenaient la lecture «de Lipse et même de Putaneus!» pour somme de culture, l'auteur conclut (peut-être quelque peu à l'excès): «Dans l'ensemble, la vogue de Lipse se laisse comparer à celle dont son compatriote, Erasme de Rotterdam, avait joui en Pologne au siècle précédent».

L'on pourrait bien entendu multiplier les textes recueillis par Kempfi, mais tel n'est pas notre propos. Bornons-nous aux documents où se trouve explicitement exprimée la prise de conscience d'une différenciation dichotomique, soulevée par Fabrice, des styles et des goûts au XVII^e siècle. Pour cette raison, parmi les citations fournies par Kempfi, celles qui revêtent pour nous le plus grand intérêt sont les remarques des traducteurs sur la matière linguistique qu'ils avaient à travailler.

Ainsi, le traducteur de *Politicorum...*, Paweł Szczerbic, attire l'attention sur la concision de l'ouvrage et avant tout sur sa structure en mosaïque :

Juste Lipse, homme docte, a écrit il n'y a pas longtemps *Politicorum*, un livre de peu de mots mais grand par sa matière et par son art où il a fait un tour de force non seulement de mémoire mais encore de science. Car bien qu'il se fût trouvé chez nous des gens à avoir lu de ces auteurs chez qui il puise sa matière, il fallait bien un maître pour en tisser une étoffe aussi bien ordonnée. Voyant que les grands esprits de chez nous se la passent les uns aux autres en disant le plus grand bien [...] je l'ai traduite en polonais. J'évoquerai en bref la raison de cette traduction et la manière dont j'ai usé. [...] Pour la manière, sans m'attarder à *scholastica verborum expositio* (qui appartient aux pédagogues plutôt qu'aux traducteurs), j'ai traduit la chose même en un polonais le meilleur possible. Je me suis dispensé de nommer les auteurs auxquels j'avais puisé; ils sont si nombreux que presque chaque vocable a le sien propre. Or, Lipse lui-même reconnaît avoir tout bâti de vocables des autres.

Le second traducteur, Janusz Piotrowicz invoque également des motifs esthétiques et également sociologiques pour l'intérêt qu'il porta au dialogue de Lipse :

Depuis août dernier, je tiens de mon grand ami, sieur Jerzy Włostowski, le livre en latin de Juste Lipse *De constantia*, auteur dont le Polonais lit *Politicorum...* dans sa propre langue. Je l'ai lu en voyage car n'étant pas volumineux, il s'y prêtait; j'y ai pris tant de goût que l'idée me vint de le traduire en polonais sans tarder. C'est qu'il offre la qualité opportune d'être bref et concis, spirituel et pertinent et de vocables exquis. En un mot, je dirai que j'ignore un autre philosophe de notre siècle qui lui ressemble: il est tout en sentences. Il est donc digne d'être lu et retenu. Et le livre *De constantia* est d'autant supérieur à *Politicorum...* autant est plus utile un livre qui sert à égalité les grands et les petits, qu'un autre qui ne se rapporte qu'aux premiers sans concerner les seconds².

L'auteur de l'article attire dans la suite l'attention sur les nombreuses descriptions de la nature que cette traduction apporta à la littérature polonaise et qui sont, comme on le sait, un trait significatif de la littérature de l'époque du baroque.

La conscience de l'originalité du «style belge» est une confirmation du prestige de Lipse et de son école. Cette conscience se traduit dès 1608 dans la rhétorique de B. Keckermann; puis,

² A. Kempfi, «O tłumaczeniach Justusa Lipsiusa w piśmiennictwie staropolskim» (Sur traductions de J. L. dans la littérature vieille polonaise), *Studia i Materiały z Dziejów Nauki Polskiej*, S. A. 1962, c. 5.

en 1621, elle est également relevée par le lexicographe Grzegorz Knapski (Cnapius) dans la préface de son fameux *Thesaurus*.

Keckermann avait un prestige scientifique dont le poids est toujours mieux apprécié et mieux mis en valeur chez les auteurs étrangers que chez les nôtres³. Les premiers voient en lui bien entendu un savant allemand. Sans engager de polémiques nationalistes impertinentes, il nous faut cependant prendre conscience du rôle que jouait Gdańsk à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle dans la vie politique et culturelle de la Pologne, et du rayonnement du Collège Académique de Gdańsk auquel le nom de ce savant est indissolublement lié, rayonnement qui s'exerçait sur les territoires environnants tant polonais qu'allemands; par ailleurs, cet établissement forma aussi bien le premier éducateur de Jan Amos Komenský, Henryk Alstedt (éditeur de *Systema systematum* de Keckermann, 1613) que le premier poète allemand Marcin Opitz, Silésien, ainsi que de nombreux savants et écrivains polonais.

Bartłomiej Keckermann fut le premier à prendre position contre les invectives que des milieux occidentaux d'orientation absolutiste prodiguaient à l'Etat polonais qui offrait des arguments pour un système de monarchie démocratique. Par cela même, il confirma sans équivoques son attachement à la Pologne.

Parmi les nombreux ouvrages à souffle encyclopédique du savant de Gdańsk, les plus importants semblent être ses écrits de logique. C'est du moins ce que suggèrent l'étude d'I. Dąbska et la monographie de W. S. Howell qui en fait le fondateur d'un nouveau courant philosophique, celui des systématiciens (le mot 'systèmes' apparaît dans la plupart des titres des ouvrages de Keckermann). C'est un courant qui, dans la querelle philosophique de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle sur la question de savoir s'il faut opter pour la philosophie d'Aristote ou pour

³ Howell analyse les travaux de Keckermann relevant de la logique et leur influence sur des auteur anglais; dans un ouvrage consacré à Lipse historien (V. A. Nordman, *Justus Lipsius als Geschichtsforscher und Geschichtslehrer*, Helsinki 1932, p. 92), l'on trouve aussi une haute appréciation de Keckermann méthodologue de l'histoire, l'un des plus éminents aux XVII^e et XVIII^e s.; enfin G. Rioux, *L'Oeuvre pédagogique de W. Ratichius (1571-1635)*, Paris 1963, montre la continuité de pensée pédagogique (en particulier linguistique) entre Keckermann, Ratichius et Komenský, met en exergue le projet novateur de Keckermann proposant que l'Etat se charge de l'enseignement et conclut non sans emphase: «On a pu dire que tout le XVII^e siècle sortait de lui» (p. 233).

celle de Ramus, choisit plutôt le premier, mais un Aristote modernisé et débarrassé des complications terminologiques et conceptuelles médiévales.

En rhétorique, Howell perçoit un équivalent de l'école des systématiciens dans un courant qu'il appelle (à défaut d'une appellation de l'époque) les néo-cicéroniens. Leur formule de compromis consistait en ce qu'en faisant la leur une vaste science des figures et des tropes, développée selon l'esprit de la rhétorique de Ramus, ils ne se bornaient pas pour autant, dans leur exposé de doctrine, à l'éloquence et à la prononciation (soit la science du style et de l'élocution), mais y introduisaient également des éléments de dialectique, discipline que Ramus a cependant exclue avec autant de rigueur de l'art de la rhétorique. Ainsi, dans leurs conceptions, l'on voit revenir le schéma complet de la rhétorique de Cicéron et de Quintilien ou tout au moins ses deux premières composantes (souvent traitées conjointement): la science de conception et de composition (structuration). *Memoria* qui tenait une part faible dans les rhétoriques Renaissance d'avant la réforme de Ramus, est dès lors définitivement abandonnée. Parmi les rhétoriques néo-cicéroniennes, et comme l'une des plus importantes, Howell en cite une, écrite également en Pologne, celle de Michał Radau, *Orator extemporaneus* (Vilna 1640). Sans minimiser la valeur et l'importance du manuel de Radau, il faudrait cependant étudier et analyser de ce point de vue l'ouvrage de Keckermann, d'un intérêt incomparablement plus vaste et plus profond (et aussi son influence éventuelle sur Radau). C'est qu'il semble légitime de présumer que ce savant qui a amorcé une révision de la réforme ramusienne dans le domaine de la logique, en ait fait une, analogue, dans une discipline apparentée, celle de la rhétorique.

L'analyse du texte semble confirmer pleinement cette présomption. Comme dans la logique, également dans la rhétorique, Keckermann tenta un débat avec Ramus et Talaeus: 1) dans le domaine de la conception d'ensemble de la rhétorique comme une théorie; 2) pour l'interprétation de l'éloquence dans laquelle il prend en considération son caractère oratoire et persuasif, didactique et explicatif, et enfin courant, colloquial; 3) dans le domaine de la dichotomie de la forme et du fond; 4) dans le domaine de la finalité et de la systématisation des figures et des tropes etc. La méthode du débat consiste en ce qu'en acceptant en principe bien

des postulats du ramisme, il cherche à les faire rentrer dans le schéma aristotélique et cicéronien. Il admet par exemple que l'éloquence est la partie essentielle de la rhétorique, sans pour autant négliger les autres, et même en insistant l'unité fondamentale qui les unit: «Elocutio non sit genus respectu verborum simplicium et coniunctorum, sed tantum totum integrale».

La rhétorique de Keckermann est probablement, après Lipse, le premier jugement aussi pénétrant de la situation d'ensemble dans les courants stylistiques de l'époque et également l'une des descriptions les plus justes du style de Lipse lui-même. Les considérations et les discernements du professeur du collège de Gdańsk révèlent l'insuffisance et l'incertitude des termes de stylistique hérités de l'Antiquité par rapport à la situation nouvelle en littérature. Comment est, à proprement parler, l'éloquence dite attique: *humilis* ou *media*? L'auteur cite à ce propos des vues divergentes de savants (entre autres de Mélanchthon et de Sturm). Invoquant Mélanchthon, il affirme dans la suite que le *genus grande* (aussi bien que *judiciale*) est à son époque d'une application restreinte, par contre le style moyen gagne du terrain; ce style a partie liée avec le style incisif (st. *acutus*):

Etenim si reperias hodie sex, qui Asiaticum probent, et tres qui Laconicum, reperies duodecim, qui probent medium: ut mirum non sit, si Erasmus Roterodamus in tantam admirationem venerit...

(la suite est sur le style d'Erasmus). Keckermann critique cependant la répartition à laquelle Sturm avait procédé, modernisant selon les applications réelles de son temps, la division de l'éloquence en quatre groupes génériques conjointement embrassés par la théorie de la rhétorique: manière de parler (écrire) 1) scientifique, 2) historique, 3) dialoguée, 4) rhétorique, c'est-à-dire politique. Sa critique tend à rétrécir la notion de l'éloquence au seul art oratoire au sens étroit du terme, encore qu'en d'autres endroits, l'auteur nie cette intention, en étendant à d'autres zones les attributions de la rhétorique. Par exemple, il range fermement dans celle-ci l'épistolographie qu'il conçoit pour une large part dans un esprit lipsien.

Tout comme Schott, Keckermann replace Lipse dans l'éloquence laconique en divisant les styles entre le *genus medium* et *genus humile*; quelquefois cependant il la rattache au style sublime, majestueux; c'est une amplitude semblable de l'échelle stylistique qu'il

perçoit chez Ramus. C'est dans le passage suivant qu'il parle de la difficulté de qualification et de l'originalité de l'école lipsienne :

Orator diligenter considerabit ingenium et mores gentis, in qua et ad quam peroratus est [...] Sicut enim diversa sunt temperamenta populorum, ita etiam orationem diversam probant et laudant; sicut experientia testatur quasdam nationes breve et nervosum dicendi genus amare, quasdam vero fusum, splendidum, et uberius. Sic olim Spartanis, utpote hominibus militaribus, placebat genus dicendi breve, ita ut tota natura abhorrerent a fusioribus orationibus. [...] Atheniensibus contra grata fuit compta, tersa et elegans oratio. Asiatici amarunt genus dicendi inflatum et adipale: quia erant superbi et luxuriosi. Et hodie constat, Belgas aliud dicendi genus desiderare quam desiderent aliae gentes. Itaque prudentem Oratorem omnino oportet ad ingenia et temperamenta populorum diligenter attendere [...] cum sui sint cuique regioni et genti mores, et suum quoque peculiare quoddam in eloquentia iudicium⁴.

Nous y percevons la recommandation de se conformer à l'esprit de son temps émisé par Erasme, exprimée ici dans une spécification si propre au XVII^e siècle, des caractéristiques psychiques qui différencient les nations. Dans cet esprit, les rhétoriques polonaises de ce siècle-là préconisent souvent la fidélité au sarmatisme et la conformité au goût du temps.

Une autre référence à Lipse et à son école a pour auteur un jésuite cicéronianiste Knapski. Le cicéronianisme se prévalait en Pologne d'une tradition ancienne et fortement prononcée, à commencer par l'épistolographie des XV^e et XVI^e siècles, puis, il s'affirma dans les oeuvres et les formules théoriques des humanistes de la seconde moitié du XVI^e siècle⁵. Cependant le ramisme pénétra lui aussi dans la rhétorique polonaise; en effet, les écrits de Jakub Górski, auteur si vivement intéressé par les problèmes de l'époque cicéronienne, portent l'empreinte de la pensée de Ramus jusque dans l'essentiel de leur composition. Une attitude tout aussi encline au compromis est également celle d'Adam Romer. Ce sont là des problèmes qui nécessitent une analyse plus approfondie et une mise en lumière comparatiste.

⁴ *Rhetorica specialis*, I, chap. I, p. 414. Souligné par l'auteur de la présente étude.

⁵ Le problème appellerait une large étude à part. Outre les traducteurs et les enseignants universitaires s'étant occupés de Cicéron, il convient d'y ranger Hosius que l'opuscule *Cicero relegatus et Cicero revocatus* qualifie de représentant d'un cicéronianisme sarmate et qui, cependant s'oppose lui-même à sa réputation,

Les écrivains polonais face à Lipse

Ce n'est pas un fait du hasard si l'on rattache le problème des macaronismes à l'oeuvre de Lipse. C'est l'un des aspects, hélas, majeurs de l'optique polonaise de son oeuvre. Son style en mosaïque, unilingue dans son ensemble, ce qu'il convient de reconnaître, n'en offrit pas moins un prétexte justifiant l'insertion de sentences, maximes ou citations entières d'historiens ou de poètes latins, plus rarement grecs, non traduites en polonais. Un exemple de ce style qui se maintient cependant dans les normes esthétiques, assorti de nombre d'autres propriétés d'une prose maniériste, est offert par les oeuvres de Łukasz Opaliński. Mais plus on avance dans la forêt, plus il y a d'arbres... Ce qui chez Lipse et les lipsiens, n'était qu'un centon (pour reprendre ce terme utilisé par Knapski) d'une matière linguistique pourtant homogène, tendait à devenir chez nous un vêtement rapiécé avec des morceaux de couleurs disparates.

Après Knapski, c'est Andrzej Maksymilian Fredro, par ailleurs un lipsien, qui part en campagne contre cette manière de faire. Dans sa «Préface» connue aux *Przysłowia* (*Proverbes*), il constate l'existence de deux styles, l'un, procédant par périodes («périodique»), l'autre succinct. Battant en brèche les reproches de ceux qui critiquent la pauvreté et l'imprécision du polonais, l'auteur fait valoir la richesse du fonds polonais de sentences profondes et concises – les proverbes, capables de concurrencer les sentences latines. C'est ainsi qu'à l'une des propriétés du style lipsien, il en oppose une autre, et sans contester les vertus du style concis, il souhaite cependant le voir vêtu à la polonaise. Je cite :

en écrivant à Nidecki que depuis qu'il est devenu prêtre, il a renoncé presque entièrement aux études classiques et qu'autant autrefois sa passion était de recueillir les maximes de Cicéron, autant maintenant le latin qu'il considérerait comme le plus exquis serait celui qui comportât le plus de tournures bibliques (cf. K. Morawski, *Andrzej Patrycy Nidecki, jego życie i dzieło – A.P.N., sa vie et son oeuvre*, Kraków 1892, p. 207). En outre, il vaut la peine de rappeler la haute appréciation par Erasme d'Andrzej Krzycki (Andreas Critius) dans son catalogue des cicéronistes européens : «Habet et Sarmatia quos non possis contemnere [...] horum princeps est Andreas Critius, episcopus Plocensis [...] felicior etiam in oratione soluta [...] Paucula quaedam illius degustavi, quae mihi sane spem egregiam praebent, nisi legationibus, tum regni simul et ecclesiae negotiis cogatur a Musarum otio recedere».

Choisis au bénéfice de la langue polonaise, voici les *Proverbes* d'une consonance polonaise, d'une signification profonde, d'un poids qui compensant leur volume réduit, fait songer à l'or ou au plomb; ils vous feront voir que l'éloquence polonaise s'altère davantage qu'elle n'embellit lorsqu'elle se trouve fourrée de mots latins au lieu de s'affirmer par l'expression sublime des vocables polonais.

Andrzej Maksymilian Fredro n'est pas le premier à définir ainsi la fonction stylistique des proverbes. C'est semblablement que procèdent ses prédécesseurs, Rysiński et Knapski, nous faisant comprendre les raisons de l'épanouissement de la parémiologie au XVII^e siècle. Cette fonction des proverbes est également soulevée par des auteurs de rhéoriques, de grammaires et de recueils de proverbes polonais ou de proverbes traduits d'autres langues.

Ce ne sont là que des prises de position faisant état d'une pratique partielle, unilatérale d'un style dont Lipse fut l'un des principaux promoteurs. Confrontons ce qui vient d'être écrit avec le plus important manifeste littéraire de l'époque — le troisième traité des *Entretiens d'Artaxès avec Evandre* de Stanisław Herakliusz Lubomirski. Ce n'est que le contexte chronologique et comparatiste mis en relief par les analyses accomplies aux fins de la présente étude, qui permet de voir ce traité dans toute l'échelle de ce que ces conceptions tiennent de l'esprit de l'époque et dans la vérité de ses convictions personnelles qui ne s'en trouvent pas compromises.

Après les analyses objectives mais ponctuelles de Keckermann et l'emphase dramatique de l'exposé de Fabrice, le traité de Lubomirski apparaît comme un constat sans passion d'un goût nouveau, un lot des règles et des critères propres à la stylistique du maniérisme en Pologne et en Occident. Même les erreurs de jugement littéraire qui irritent tellement les chercheurs, s'expliquent entièrement par le goût qui caractérise l'esprit critique «attique» du XVII^e siècle, si bien que l'on finit par ne plus s'étonner du jugement négatif porté sur Pétrarque et sur Dante et, pour en passer au plan de la littérature polonaise — sur Orzechowski; de peu de mérite attribué à Jan Kochanowski et également à l'historien Długosz s'inspirant de Tite Live⁶. L'on y découvre cependant des accents nouveaux: en

⁶ Cf. préface de R. Pollak à: S. H. Lubomirski, *Wybór pism*, Wrocław 1953, BN I 145, pp. LXVIII—LXXI. Tout le développement est une apothéose de Tacite et de ses imitateurs modernes. Le culte de Tacite s'exerçait dans la même mesure contre Tite Live que contre le cicéronisme; pour ce qui est de Pétrarque, son

effet, dans le topique de l'entretien trois, l'on retrouve des éléments d'argumentation des deux parties adverses des disputes stylistiques notées par l'histoire. S'agirait-il d'un éclectisme théorique?

Le titre même du discours «Du style ou de la façon de parler et d'écrire» témoigne que l'auteur des entretiens «mesurait le pouvoir et la puissance de la parole et de l'écriture» — comme l'écrit R. Pollak dans la préface des *Oeuvres choisies*. Mais dans ce cas précis cela signifie qu'il étendait le problème du style à des domaines qui dépassaient le cadre de l'art oratoire proprement dit. L'un d'eux c'était l'historiographie. Le plan du discours est le suivant: après des observations préliminaires sur la genèse et la notion du style et de l'imitation, l'auteur passe en revue les historiens antiques et postérieurs à l'Antiquité; puis viennent l'art oratoire (panégyrique inclus), l'épistolographie (de chancellerie en particulier), ensuite, considérés à part, les prosateurs du maniérisme européen et, dans ce chapitre, le genre romanesque et les inscriptions comme genres privilégiés; enfin les poètes et les styles génériques poétiques et, à la fin, ces réflexions sur la rareté et la nature fortuite de ce qui s'est conservé du patrimoine littéraire de l'Antiquité. En bref, le traité porte sur le style historique, oratoire, épistolographique et poétique, faisant une part majeure aux auteurs antiques de l'âge d'argent et aux maniéristes modernes.

Fait curieux, Lubomirski insiste beaucoup sur l'imitation. Sur un seul point, le culte qu'il voue aux écrivains de l'Antiquité, il se montre plus proche des humanistes de la haute Renaissance et des classiques français du XVII^e siècle que des tenants précoces ou tardifs du maniérisme défendant la cause de la liberté artistique et refusant d'ériger en règle absolue le modèle choisi. Citons Lubomirski:

Mais quoi qu'on en dise, nous ne surpassons en rien les Anciens y compris dans l'art de l'écriture. Ce qui présidait à leur art d'écrire c'était leur propre bon sens inné et leur esprit, alors que nous ne savons que ce que nous imitons de sorte que l'on peut dire que la somme de sagesse de nos écrits

style était qualifié de «monotone jusqu'à l'ennui». Kochanowski ayant été passé sous silence, il y a lieu de s'étonner de voir y figurer l'Horace polonais — Sarbiewski; il faut toutefois tenir compte qu'il fut auteur de *De acuto et arguto*, traité qui, bien qu'en manuscrit, eut un vif retentissement en Pologne tout au long du XVII^e siècle.

est de savoir couramment l'ancien. Sic prius acceptum reddimus officium. En suivant la voie que l'Antiquité nous avait tracée, nous n'encourons aucun blâme, le respect et la considération portés aux écrits et aux auteurs anciens étant si puissants qu'il semble de la légèreté d'y opposer quelque blâme que ce soit. Ce respect légitime porté aux esprits anciens nous a été transmis comme de main en main, si bien que nous leur devons du respect et de l'imitation. [Et plus loin:] D'où il est aisé de reconnaître que le bon style ne saurait être qu'à l'exemple des anciens, et celui est le meilleur qui ressemble le plus au bon. Nous n'avons rien de nous-mêmes et les écrits anciens nous servent de miroir et d'image pour les nouveaux; c'est d'eux que nous nous inspirons et que nous tirons sagesse, en accordant les mots les uns avec les autres par une énergie que j'appellerais en polonais une vivacité d'écriture ou plus proprement l'âme propre à chaque plume.

Il ne s'agit donc pas d'une imitation à la lettre qui impose des modèles tous faits. Ceux-ci, on peut (et il faut) les choisir individuellement:

Or cela se fait selon le goût et l'esprit inné de chacun, selon la nature de son génie et de son humeur qui lui font aimer tel ou tel style.

Mais assitôt l'auteur s'empresse de rattacher le «génie» du style d'un auteur à la matière à traiter, comme s'il s'agissait d'un génie propre à un genre et non à l'expression d'auteur dans le cadre d'un genre (?). C'est que

comme toute chose, ainsi le style doit avoir son poids, sa mesure, son nombre [...] Le bon sens préside à toutes les sciences et il a l'esprit pour serviteur; or si le maître ordonne mal, il n'y a pas lieu de s'étonner si celui-ci agit à l'avenant. Quiconque donc entreprend d'écrire, doit bien considérer son sujet afin de trouver et d'ajuster selon les proportions, tel un tailleur le tissu, les mots qui s'y rapportent⁷.

Lubomirski se montre aussi un adversaire du style macaronique et du recours à des citations qui ont par trop servi. Dans cet ordre d'idées, il fait observer à juste raison que ce qui, à l'origine, devait aviver l'expression et la rendre plus originale, finit par devenir une convention figée. C'est dans ce sens qu'il écrit: «Ce n'est pas assez d'imiter des auteurs, il faut en être soi-même un». Ce qu'il proscriit c'est une imitation verbale et non l'imitation d'invention et d'arrangement qu'il préconisait dans les citations ci-dessus.

⁷ Lubomirski, *op. cit.*, pp. 195–197, 199–200.

L'esprit horatien de l'auteur s'arrête pourtant aux directives d'homologie d'ensemble, de confiance aux classiques, au bon sens adoucissant les rigueurs de l'école à laquelle il appartient. C'est que ses goûts illustrent entièrement l'école dont il est issu et à laquelle il appartient entièrement également comme écrivain. Il est donc, bien entendu, partial : parmi les deux styles qu'il distingue, il localise le style «enflé» au Nord et à l'Est de la Pologne ou encore le rattache au style oriental fleuri des Arabes ou des Turcs. Lui-même, il opte pour le style concis, posé, incisif, digne des sages parmi lesquels ceux qu'il prise le plus haut sont Tacite, Pline et Saavedra, parmi les poètes – Claudien et Lucain, et parmi les contemporains – Marini. Cicéron et aussi Socrate (?) et Démosthène «à l'école seule, pour leur facilité, connaissent la gloire».

Le style historique c'est, incontestablement, un style grave et concis. Mais c'est l'art oratoire qui offre plus de liberté à l'artiste. Là on peut agir selon son «inclination personnelle»; à l'occasion Lubomirski se contredit lui-même en écrivant d'abord que «la science ne saurait l'emporter sur les dispositions naturelles» et que «plus l'on s'en tient à la nature, plus l'on est parfait», mais une page plus loin, se ressaisissant en rationaliste déclaré, il proclame :

Je ne dis pas d'abandonner la science et de n'écrire que dans un style simple, sachant que la science est l'ornement de tout et qu'il faut bien l'apprendre. Non est ars, quae casu venit ad effectum⁸. [...] Ecrire selon la raison revient au mérite de la science plutôt que de la nature et c'est pourquoi il faut s'y appliquer. Etsi prudentia quosdam impetus a natura sumat, tamen perficienda doctrina est⁹.

Parmi les néo-thériciens, terme qu'il applique aux maniéristes aussi bien de Rome anciens que contemporains, il vante, outre Pline, principalement les modernes : Mascardi, Loredan, Bacon, Saavedra, Barclay, contredisant par là son humble formule initiale «nous ne surpassons en rien les Anciens». Traits d'esprit, bon mots, arguties et sens doubles – autant d'éléments du style vanté chez ces auteurs. Là aussi il invite à la modération et rappelle qu'il faut «bien ternir le gouvernail en naviguant dans la sagesse». Il soulève la valeur des sens consignés dans les emblèmes et inscriptions anti-

⁸ Sénèque, *Ep. ad Lucilium* 29, 3.

⁹ Quintilien XII, 12.

ques qui «tiennent d'oracles et de présages et inspirent par un seul mot étonnement et respect».

Quant au style poétique, Lubomirski le conçoit largement, dépassant les limites de la poésie proprement dite: «le style poétique solutus et dissolutus peut s'adapter à tous les styles. Il est dit: *Poetae nascuntur, oratores fiunt* — je comprends que l'un ne va pas sans l'autre». Admettant les figures de style poétiques, il admet aussi les vulgarismes, dans le cadre du principe de la diversité: «car il arrive quelquefois de trouver des perles parmi les ordures, et la chose la plus pauvre bien mise à sa place fait souvent figure d'ornement».

Datant du milieu du XVII^e siècle, le traité de Lubomirski est une expression significative de sympathie pour le mouvement attique, à l'exclusion toutefois de son avatar qui, à l'époque, usait de sa vieille enseigne pour faire passer ses excès linguistiques et surtout stylistiques. L'atticisme, pour Lubomirski, c'était la retenue et la profondeur des écrits de Machiavel, de Saavedra, de Lipse et surtout de Montaigne. Dans l'atticisme de ces écrivains, le poète et le penseur polonais perçoit les caractéristiques que conserve en partie la poétique du classicisme français. Lipse n'est pas nommé dans le traité de style, encore que les autres chapitres des *Entretiens* témoignent qu'il l'a bien lu et qu'il profita grandement de cette lecture sur le plan du choix des modèles, des idées sur l'épistolographie et sur nombre d'autres points. C'est qu'il était dans la même mesure disciple de Lipse qu'admirateur de Montanus.

Le nom du «porte-enseigne» du courant nouveau — Juste Lipse — apparaît souvent dans les écrits scolaires, les rhétoriques, les épistolographies, les silves, les recueils de proverbe.

A Gdańsk, dans le cercle des disciples de Jan Mochinger, s'écrivent des éloges du savant belge, par exemple *Vita et laudes Justi Lipsii* (1653) par. D. Schliff. L'historien Joachim Pastorius, dans son *Epistola de recte instituendo eloquentiae Romanae studio* (1648), nomme Juste Lipse parmi les patrons anciens des différents modèles de style, comme celui qui dota la littérature du style concis et incisif.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, l'on nomme Lipse parmi les autres modèles anciens et modernes de style. Souvent toutefois, aux yeux des savants de l'époque, son nom patronne

non seulement le style «attique» (dans l'acception d'alors du terme) mais également le style macaronique, en raison de la mosaïque des citations et des allusions antiques dont il émailla son *Politicorum*. Cette double optique finit d'ailleurs par dévaluer le style de Lipse, dans la mesure où elle était assimilée aux différentes variantes du conceptisme baroque. Cela se voit dans les écrits de Stanisław Konarski, réformateur de la rhétorique polonaise ancienne dans un esprit de classicisme moderne.

Trad. par *Hubert Krzyżanowski*